

CHAPITRE I

Je déteste ce pays : froid, humide, sale, pauvre et peuplé de sauvages. Le pire est que j’y sois né et que j’y finirai sans doute mes jours, peut-être plus tôt que tard. Dès les premiers signes d’agitation, mon père s’est enrôlé dans les milices anti-patriotes en ne me laissant ensuite pas d’autre choix que de faire de même et dans le même régiment que lui. À ce compte, j’ai pas à me plaindre : je suis nourri, logé, blanchi aux frais de sa Gracieuse Majesté et payé un shilling par jour. Pas mal pour un type qui n’a jamais tenu un fusil de sa vie ! L’uniforme et le *bearskin* me donnent fière allure : à moi les petites Anglaises du Tattershall ! Ça me permet surtout d’échapper à ce satané apprentissage de commis aux écritures chez Shay & Son : j’ai bien mieux à faire de mes vingt ans que d’aligner des colonnes de chiffres en partie double.

Sauf que là j’y suis depuis à peine dix jours que déjà on m’habille en civil – aussi bien dire en espion –, ce qui dans n’importe quel pays civilisé me vaudrait d’être pendu haut et court si je suis pris. Or dans ce pays de sauvages, ça pourrait aussi bien me valoir d’être torturé ou même me faire manger tout rond ! Va t’en savoir. Papa dit qu’il faut agir avec eux comme pour les chiens : leur faire face et montrer qui est le maître, avec toute la morgue d’un vrai Anglais. Ils détalent comme des lapins dès qu’on leur envoie une bordée de *You Louzy Fucking French Cowards*. Sauf que là ils sont en colère, les gueux. Excités par les promesses et les cadeaux brandillés par lord Gosford, ils se croient tout permis. On les a vus tout l’été, tenir des assemblées en plein air, à écouter des dis-

cours interminables, puis à s'en prendre en toute impunité à d'honnêtes sujets britanniques. Il était temps que l'armée s'en mêle et déménage son quartier général à Montréal. Ça change cependant dès qu'on débarque sur la rive sud, en plein pays français. Avec la nuit qui tombe, j'avoue avoir les jetons, même si les rares habitants que je croise ont l'air encore plus effrayés que moi. J'ai ordre de me cacher dès que j'entends du bruit ou si j'aperçois quiconque venir. J'entrevois du mouvement dans les champs. Je me résous donc à la prudence et à me planquer au moindre son suspect. Résultat, je suis déjà tout trempé et couvert de boue à force de bondir dans le fossé.

À deux milles en haut de Longueuil, je croise l'endroit où la semaine dernière un détachement du Royal Montreal Cavalry a traîtreusement été attaqué par une bande de rebelles. Ils étaient une centaine de ces chiens, embusqués dans le fossé en attendant le passage de nos hommes. Apparemment qu'ils les épiaient de loin depuis Chambly, attendant le moment propice. Nos gars ont tout de même bien réagi, tuant sans doute plusieurs de ces chacals avant de se replier. On a cependant eu pas mal de pertes et dû abandonner du matériel, des chevaux ainsi que deux prisonniers qu'on ramenait à Montréal. Quelle infortune, à un jet de pierre seulement du poste de garde de Longueuil. Bien difficile de voir où exactement ça a pu se produire, surtout à la pénombre. Il n'est que quatre heures et le soleil est déjà couché. Il ne reste évidemment aucune trace de l'affrontement ; ces charognards se sont empressés de tout emporter, y compris les chevaux morts, sans doute pour les manger : une autre de leurs répugnantes traditions culinaires. Je tombe finalement sur un bout de chaîne au milieu du chemin, peut-être de celle qui verrouillait la cage où se trouvaient les prisonniers. C'est bien ici que ça s'est produit. L'endroit était pas mal choisi : au sommet du coteau, histoire que ces rapaces puissent voir nos hommes arriver avant de leur tomber dessus. Mais pressons le pas, ils ne sont sans doute pas loin,

histoire d'y revenir en famille, se vanter de leurs méfaits et voir s'il reste quelque chose à voler.

Me voilà plongé dans la nuit à l'endroit même où nos gars du Royal ont été décimés, à cette différence que moi c'est à rebours que je remonte le chemin qui mène tout droit dans la gueule du loup.

Passé le plateau, ça descend doucement de l'autre côté, vers le Richelieu. Y'a moins de fermes et la forêt enserre un peu plus de chaque côté le chemin de Chambly. Je marche au milieu de la route, là où la terre est plus dure, entre les traces creusées par les petites charrettes des habitants et les trous laissés par des sabots non ferrés. Ce pays est pitoyable : les pires routes du monde. Et dire que celle-ci est l'une des plus fréquentées : un simple sentier raviné jusqu'au roc. Les fossés sont comblés, si bien que l'eau déborde partout sur la chaussée où j'avance en zigzaguant entre les flaques. L'entretien est laissé à ceux habitant le long du chemin, chaque paysan est donc responsable du tronçon qui passe devant chez lui. Quant aux grands voyers censés superviser le tout, ils ne servent qu'à mettre à l'amende ceux qui ne font pas leur part. Aussi bien dire que personne ne fait rien. Faut le voir pour le croire. Heureusement qu'on m'a laissé mes bottes de soldat, plutôt que de me filer les abominables sabots du pays. N'empêche que comme espion on a vu mieux. Pour plus de discrétion, on ne m'a pas même accordé un cheval : juste un sabre et un pistolet pour me défendre. Si je suis pris, on m'a dit de répondre que j'ai pris les bottes, le sabre et le pistolet sur le corps d'un soldat anglais mort. Je ne vais convaincre personne avec une explication aussi débile, d'autant plus que je ne saurais même pas le dire dans leur langue !

Mes instructions mentionnent aussi que je dois croiser deux chemins qui descendent à gauche vers Montarville. Ça fait deux heures que je marche et j'ai pas encore vu le premier. J'ai vingt milles à faire, j'en ai donc sans doute encore pour six bonnes

heures. Bref, j'y serai pas avant l'aube. Mais pourquoi diable ne pas m'avoir donné un cheval? J'aurai bouclé le trajet en deux heures! On se sera dit que c'est pas plus mal si je n'arrive qu'au petit matin; que je risque moins de réveiller Son Excellence au beau milieu de la nuit avec un message sans importance.

Depuis que ce pays a été annexé à l'Empire, les habits rouges ne sont pratiquement jamais venus par ici. À Montréal et à Québec bien sûr, où on a d'imposantes garnisons, mais dans ces campagnes françaises – les seigneuries comme on dit – l'armée ne s'est pas aventurée depuis la guerre contre les Américains en 1812. Et encore, ça avait surtout été pour construire quelques forts et s'y planquer en attendant que ça passe. Depuis, ces forts sont pratiquement abandonnés, chacun gardé par à peine une demi-douzaine de gars qui doivent couper leur bois, faire leur soupe et traire leur vache.

Ce pays n'a vraiment d'intérêt que pour son fleuve qui permet de pénétrer à l'intérieur du continent et d'accéder à des richesses encore inconnues. Le fleuve est d'ailleurs la raison d'être de l'entreprise de mon père et celles de ses associés. Hommes, nourriture, marchandises, armes, soldats, fric, tout, littéralement tout passe par le fleuve ici. D'abord parce que les routes sont pourries, mais pas seules. On dépense donc sans compter pour améliorer le fleuve entre Québec, Montréal et Kingston, puis jusqu'à Toronto et Windsor, au fin fond du Haut-Canada. Le coût de construction du canal Welland, qui hisse les barques en haut des chutes du Niagara, représente à lui seul la moitié de la dette de la colonie. Je le sais, je l'ai calculé moi-même pour le compte de la Bank of British America. Tout ça pour que le blé, le bois et la fourrure passent par le fleuve plutôt que par les États-Unis. Le reste du pays n'a pas d'intérêt. On l'a donc pour l'essentiel laissé aux Sauvages et aux Canadiens. Confinés à une agriculture de misère ces derniers cultivent mal une terre pauvre et demeurent agrippés aux soutanes de leurs prêtres et au panache de leurs

seigneurs ridicules. La rivière du Richelieu revêt apparemment quelque attrait afin de rallier le lac Champlain puis New York.

On les appelle Canadiens. En fait ils ont toujours porté ce nom, d'abord pour les distinguer des Sauvages, puis des Français de France avec qui ils n'ont plus grand-chose en commun. Ce nom est donc réservé à ceux parlant français et habitant le « Canada », soit le long du fleuve, de Vaudreuil à Rimouski. Ce nom sert aussi à les distinguer des Britanniques et des Irlandais qui ont pris la relève des Français afin de tirer ce pays de la sauvagerie.

En attendant – et malgré la Conquête –, ces Canadiens ont continué à pulluler, en particulier dans le district de Montréal où ils font des enfants par dizaines. On les trouve dans de méchantes petites maisons de bois montées pièces sur pièce et qui jalonnent les rives du fleuve à intervalle régulier jusqu'à la mer, puis vers l'intérieur des terres, au fil de rangs interminables. Chaque famille vit isolée, avec sa grange misérable, son écurie crasseuse et son jardin rachitique. Ils n'ont donc ni ville ni vraiment de village, mais plutôt des hameaux où on trouve un moulin, un magasin et une chapelle en bois, où ils se massent chaque semaine pour pratiquer des rites catholiques. Seuls leurs chevaux ont de la valeur : petits, nerveux et durs à l'ouvrage. Leurs voitures et leurs traîneaux sont donc véloces, mais fragiles et dépourvus de toute ferronnerie. Car ils n'ont ni forge, ni vraiment d'outils, si bien que tout chez eux est en bois, à part un poêle autour duquel ils s'agglutinent dès les premiers gels. Comme ils sont farouches et méfiants, ils ne commercent pratiquement pas avec nos marchands. Tels les Sauvages, ils sont donc pauvres et dépenaillés à un point difficile à décrire. On les voit parfois errer, chaussés de mocassins ou de vilains sabots, vêtus de vareuses faites d'une grossière étoffe et attachées avec une ceinture tressée de couleurs criardes. Seules les femmes semblent se soucier de leur apparence, mais on ne voit jamais les plus jolies, les habitants jaloux voulant absolument les soustraire au charme des gentlemen

anglais. Si bien qu'ils se marient entre eux et perpétuent les usages de leur ex-mère patrie, ignorants à l'extrême et accablant la Grande-Bretagne pour leur vie de misère dont ils sont pourtant les seuls responsables.

Voilà le premier chemin à gauche. Je dois presque tâter par terre pour m'en assurer.

Le temps s'est refroidi. Les flaques d'eau gèlent peu à peu et éclatent comme du verre quand on marche dessus. Faut vraiment que je fasse attention : le bruit devient vite assourdissant dans la nuit claire. Il y a eu une pluie effroyable de dimanche à lundi ; pas étonnant que les nôtres aient été mis en échec devant le village de St-Denis. Quand la poudre est mouillée, il n'y a plus rien à faire. Sinon on lui aurait fiché toute une raclée à Wolfred Nelson et à sa bande de paysans. Au lieu de ça les gars sont revenus à Montréal dans un état épouvantable et le moral à plat. Sale pays. Or depuis ce matin le ciel s'est dégagé et je marche à la clarté des étoiles.

La forêt se resserre de chaque côté. Il fait plus sombre et le bruit de mes pas produit un genre d'écho. C'est souvent comme ça ici entre deux vallées. Quand les fermes vont réapparaître de l'autre côté, ça voudra dire que j'approche de Chambly et que je pourrai respirer tranquille : y a là un détachement du 32^e Régiment qui en impose derrière les murs de la vieille forteresse. Là, je dois demander à être transporté de l'autre côté du Richelieu, en plein territoire ennemi. Il faudra ensuite vraiment faire gaffe. Plusieurs attroupements sont rapportés sur la rive orientale où les rebelles ont coupé tous les ponceaux. Je vais clairement devoir me mouiller. Depuis hier, les gars du Royal Montreal Cavalry et du 66^e Régiment campent au manoir du mont Belœil. Passé le Richelieu, ça me fait cinq bons milles à marcher en zone hostile. Si je suis pris, faudra choisir entre jouer la comédie ou faire le héros. Le majordome doutait à ce point de la réussite de ma mission qu'il a envoyé deux autres estafettes portant le même message par des chemins différents, en escomptant

qu'au moins une réussisse à se rendre à destination. De toute la province, ce coin est certainement le plus agité; les chefs révolutionnaires vivent tout autour d'ici et excitent ces campagnes depuis des années maintenant. Dès qu'un Britannique s'éloigne de Montréal, il sent immédiatement qu'il n'est pas le bienvenu. Je me sentirais effectivement beaucoup mieux accompagné de grenadiers et d'une compagnie d'artillerie.

L'obscurité est maintenant totale. Ce pays où je suis né me semble si étranger. Cette forêt de pruches couverte de marécages et de bruyère n'a rien pour m'enchanter. Tout ici est laissé à vau-l'eau et la colonie n'a pas progressé d'un poil depuis que je suis né. Cette vallée a beau grouiller de monde, elle ne compte jamais qu'un seul mauvais chemin et qu'un petit canal à St-Ours qui n'est pas même terminé: que des champs mal drainés, jonchés de souches noircies et d'arbres morts. Toute mon éducation, ma culture et mes inclinations me portent vers la mère patrie. Rien ici n'a à voir avec le riant Sussex, dont m'ont tant parlé mes parents, avec ses verts pâturages, opulents et bien clôturés, ses routes en macadam et ses canaux sillonnant le Royaume, *Land's End to John o'Groats*¹. Le contraste est encore pire avec l'Union américaine, juste au sud. Les Yankees ont beau être détestables, ils ont accompli des progrès remarquables et su ériger des cités prospères, comme New York et Philadelphie. À côté d'elles, Montréal a l'air d'une bourgade. D'après mon père, cela ne fait aucun doute: ce gâchis ne s'explique que par l'apathie, la lâcheté et les coutumes archaïques des Canadiens. À force de concessions et de courbettes, on a fait d'eux des êtres veules et désespérés. Quant à leurs chefs, éduqués par des prêtres, ce n'est qu'une coterie d'avocats infatués qui profitent d'un système avantageux pour abuser des concessions accordées autrefois par

¹ Équivalent de la Cornouaille à l'Écosse.

la Grande-Bretagne pour les soustraire à l'attraction des États-Unis. La manière forte eut été bien mieux indiquée dès la Conquête et on n'entendrait plus parler d'eux aujourd'hui. Au lieu de ça, soixante-quinze ans plus tard, les voici plus d'un demi-million à river la colonie dans le sous-développement et oser en plus en tenir rigueur à la main charitable qui les nourrit.

Je n'ai plus croisé personne depuis une bonne heure. À peine si le silence parfait est troublé ici et là par le lointain hennissement d'un cheval ou le cri d'un coq insomniaque. Plongé dans un tel calme, difficile d'imaginer que le pays soit soulevé. Faut dire que tout le monde a un peu intérêt à grossir l'affaire : les rebelles pour se donner de l'importance et l'état-major pour solliciter des renforts. N'est-ce pas toujours ainsi ? La vie quotidienne des Anglais fut-elle si tant troublée par l'invasion de Guillaume le Conquérant ? Les guerres qu'on nous narre sans cesse ne sont souvent que de grosses bagarres, amplifiées par les politiciens et les poètes, mais généralement vite oubliées pour que le commun reprenne ses droits. En tout cas, en ce 24^e jour de novembre de la première année de règne de Sa Majesté Victoria 1^{re}, tout autour de moi transpire le calme et la tranquillité et ne laisse nullement augurer qu'on soit à la veille de grands bouleversements.

Une fois la révolte écrasée, je reprendrai ma cléricature puis lancerai ma propre affaire, sans doute dans le commerce avec le Haut-Canada. Tout est à faire là-bas. Les villes et les campagnes y sont encore plus misérables qu'ici. Comme la province est isolée au milieu de la République américaine, tout l'approvisionnement passe par le fleuve. En ouvrant un entrepôt au sortir des canaux qu'on construit à Cornwall, je tirerai un bon bénéfice sur le blé et le bois. Je pourrai alors songer à me marier. Contribuer à écraser les anarchistes de Papineau me procure déjà une petite gloire ; nul doute que mon bel uniforme du Montreal Light Dragoons et une médaille ou deux seront du meilleur effet dans la bonne société et auprès de la gent féminine.

Dans la forêt, le bruit suspect d'une branche qui craque. Peu de chance que ce soit un chat sauvage. Serais-je épié? Je passe le second chemin sur ma gauche, celui qui va longer le Richelieu vers le nord. Au loin, une lueur m'annonce une habitation à l'orée de la forêt. Dans une demi-heure, je serai à Chambly. Il faut que je redouble de prudence : dans quelques minutes, je serai hors de portée et pourrai même obtenir de l'aide si j'arrive à me faire entendre du fort. Tous mes sens en éveil ; je marche littéralement sur la pointe des pieds, étourdi par la fatigue et la soif. J'ai néanmoins le cœur qui bat la chamade, au point de me résonner dans les oreilles. Le silence est revenu, enveloppant, comme hors du temps et de l'espace. Réchauffé par l'ardeur de mon cœur, je ressens le besoin de m'arrêter pour scruter les ténèbres à la recherche d'un indice. Le vent est tombé et plus aucun son ne me parvient, au point que j'en ai les oreilles qui bourdonnent. J'ai à cet instant l'impression de traverser un vide ou d'entrer dans une autre dimension. Au bout de quelques instants, un bruit très distinct, en fait un chant, celui d'un oiseau qui sonne rien de moins qu'étrange par cette nuit d'encre. « Tut-tut-tut-tututtuu ! » Ce chant je l'ai déjà entendu. Il m'est familier. Un air effronté, qui sonne comme une boutade bravache, celui d'un oiseau du pays : l'alouette¹. On entend parfois cet oiseau dans les sous-bois et le long des berges à Montréal. Mais quelque chose cloche. J'ai beau ne pas m'y connaître, il me semble que les oiseaux ne chantent pas la nuit, en tout cas, pas comme ceux-là. J'ai beau ne pas avoir toute ma tête, il me semble que ce genre d'oiseaux ne passe pas non plus l'hiver par ici. Je porte attention pour mieux l'entendre à nouveau... « Tut-tut-tut-tututtuu ! » C'est venu de la gauche, en face de là où j'ai entendu une branche craquer. Bien malin qui pourrait me dire s'il s'agit d'un oiseau moqueur ou si des rebelles sont en train de s'échanger des signaux en attendant de me tom-

¹ Alouette se dit *lark* en anglais, qui signifie aussi blague ou boutade.

ber dessus. Entre-temps je tremble de peur et décide de plonger dans le fossé. Mes pieds ont cassé la couche de glace et baignent maintenant dans de l'eau glacée. De mes mains, j'agrippe des broussailles givrées. Le visage planqué au sol, j'essaie de contrôler ma respiration en inspirant par le nez. Ça sent la terre humide et le roseau vermoulu. « Tut-tut-tut-tututtuu! » C'était encore plus prêt, derrière moi. Cette fois le chant était hésitant. Pas de doute que c'était une imitation et évident qu'on s'apprête à m'attaquer. Je suis paniqué. Accroupi dans le fossé, j'entreprends de rétrograder. La glace qui cède sous mes pas et les roseaux qui s'agitent à mon passage vont me faire remarquer. Je me hisse donc un peu en avançant à quatre pattes, tapi sur le bord de la route. Le cœur qui me débat toujours plus fort me donne un goût de sang à la bouche. Je suis transi de peur et de froid. Mais où revenir sur mes pas va-t-il me mener? Pas question de retourner à Montréal, je serais fouetté. À moins que je prenne une autre route, telle celle que je viens de croiser et qui va vers Belœil par la rive occidentale? Possible que je me perde complètement, mais à ce compte c'est préférable que de tomber dans un guet-apens. Toujours à quatre pattes, presque à plat ventre, je me traîne en m'écorchant les mains et les genoux. Je n'entends plus l'oiseau. Je ne veux plus l'entendre. Je me remets sur mes deux jambes pour accélérer. Je cours presque, puis je m'arrête subitement pour prêter l'oreille et contrôler ma respiration. Je reprends ma marche en tâtant le sol pour ne pas manquer la bifurcation à droite. Ce serait bien le comble! Je reconnais une dépression sur le sol. C'est bien la piste qui mène vers le nord, plus étroite et plus défoncée encore que celle menant à Chambly, mais au moins dégagée et apparemment déserte. Loin d'être sûr que ça me mènera à bon port, c'est au moins plus de temps passé sur la rive amicale du Richelieu. Bien sûr, je ne me figure pas encore comment traverser la rivière, mais j'ai bien le temps d'y penser, peut-être en réquisitionnant la barque d'un habitant...